

**LIRE (ECRIRE?) DES TEXTES FICTIONNELS
POUR TRAVAILLER L'ARGUMENTATION AU LYCEE.**

Isabelle Delcambre
I.U.F.M. Lille-Faubourg de Béthune
et Michèle Gellereau,
Lycée Technique de La Madeleine

Les textes de fiction mettent souvent en scène des situations d'argumentation ; au théâtre, l'argumentation est à ce point une norme discursive que c'est le récit qui s'y fait remarquer comme atypique. A l'inverse, dans le roman, la dominante narrative se fait souvent interrompre par des passages où c'est une argumentation qui se développe.

Dans une perspective typologique, il faut le plus souvent parler de ces textes en termes d'hétérogénéité textuelle ; mais, autant on peut, dans l'écriture réaliste, par exemple, nettement repérer les frontières entre narratif et descriptif, autant, du moins avec certains des exemples présentés ci-dessous, l'argumentatif n'intervient pas dans le narratif comme un type de texte autonome ou une séquence insérée. On ne peut parler que d'argumentation "narrativisée"¹ ; en effet ce sont les personnages qui argumentent et non, dans les exemples choisis, le narrateur qui se mettrait à développer une conduite voire un discours argumentatif à l'égard de son lecteur. Le contrat de lecture n'est pas modifié, le lecteur est toujours plongé dans le récit d'événements survenant à certains personnages. Il assiste simplement à des situations où l'"action" est alors d'argumenter. En termes de typologie, on peut vraisemblablement dire que le passage argumentatif en question est dominé par une structure narrative.

Au contraire, les moments où une rupture typologique est forte, sont ceux où un personnage se met à tenir un discours vis à vis d'autres personnages : on peut alors se trouver devant une séquence argumentative insérée dans le narratif, que ce discours soit direct ou indirect, "narrativisé", au sens linguistique, cette fois.

1. — Nous employons ici ce terme dans une perspective typologique et non linguistique.

Mais notre projet n'est pas de développer une perspective théorique sur cette question. Nous présentons dans ce travail quelques extraits de textes fictionnels littéraires, typiques des objectifs d'apprentissage du lycée. Notre perspective, identique à celle que Michèle Gellereau développe dans son article à propos de *Boule de Suif* ici-même, est d'armer les élèves, à partir d'une étude de ces textes comme textes argumentatifs, pour l'argumentation en général. Certes, l'étude de textes fictionnels peut sembler, par rapport à des situations où l'on argumenterait "pour de bon", une sorte de travail en laboratoire, mais nous pensons que c'est une bonne entrée pour montrer aux élèves la variété des formes argumentatives. Ainsi, nous aborderons ce qui pourrait être considéré comme des "genres" de l'argumentatif² :

- la délibération avec soi-même (monologue d'un personnage)
- la discussion ou le débat (dialogue argumentatif à deux ou plusieurs personnages)
- l'exhortation (un personnage s'adresse dans un discours à un autre personnage ou à une foule).

Sur chacun de ces textes, nous présentons quelques éléments d'analyse et des propositions de situations d'écriture : notre hypothèse est en effet que l'entrée dans un univers fictionnel peut aider les élèves à produire de l'argumentatif.

LA DELIBERATION

En voici un premier exemple :

Laurent, en revenant le soir à la rue Saint-Victor, se faisait de longs raisonnements ; il discutait avec lui-même s'il devait ou non, devenir l'amant de Thérèse.

—Voilà une petite femme, se disait-il, qui sera ma maîtresse quand je le voudrai. Elle est toujours là, sur mon dos, à m'examiner, à me mesurer, à me peser... Elle tremble, elle a une figure toute drôle, muette et passionnée. A coup sûr, elle a besoin d'un amant ; cela se voit dans ses yeux... Il faut dire que Camille est un pauvre sire.

Laurent riait en dedans, au souvenir des maigreurs blafardes de son ami. Puis il continuait : —Elle s'ennuie dans cette boutique... Moi j'y vais, parce que je ne sais où aller. Sans cela, on ne me prendrait pas souvent au passage du Pont-Neuf. C'est humide, triste. Une femme doit mourir là-dedans... Je lui plais, j'en suis certain ; alors pourquoi pas moi plutôt qu'un autre?

Il s'arrêtait, il lui venait des fatuités, il regardait couler la Seine d'un air absorbé.

—Ma foi, tant pis, s'écriait-il, je l'embrase à la première occasion... Je parie qu'elle tombe tout de suite dans mes bras.

Il se remettait à marcher et des indécisions le prenaient.

2. — Nous nous inspirons librement de la classification des genres oratoires que l'Antiquité nous a léguée et que Ch. Perelman reprend et analyse dans son *Traité de l'Argumentation* (4ème ed., 1970, Ed. de l'Université de Bruxelles)

—C'est qu'elle est laide, après tout, pensait-il. Elle a le nez long, la bouche grande. Je ne l'aime pas du tout, d'ailleurs. Je vais peut-être m'attirer quelque mauvaise histoire. Cela demande réflexion.

Laurent, qui était très prudent, roulait ces pensées dans sa tête pendant une grande semaine. Il calcula tous les incidents possibles d'une liaison avec Thérèse ; il se décida seulement à tenter l'aventure lorsqu'il se fut bien prouvé qu'il avait un réel intérêt à le faire. Pour lui, Thérèse, il est vrai, était laide, et il ne l'aimait pas ; mais, en somme, elle ne lui coûterait rien ; les femmes qu'il achetait à bas prix n'étaient, certes, ni plus belles ni plus aimées. L'économie lui conseillait déjà de prendre la femme de son ami. D'autre part, depuis longtemps il n'avait pas contenté ses appétits ; l'argent était rare, il seyait sa chair, et il ne voulait point laisser échapper l'occasion de la repaître un peu. Enfin, une pareille liaison, en bien réfléchissant, ne pouvait avoir de mauvaises suites : Thérèse aurait intérêt à tout cacher, il la planterait là aisément quand il voudrait ; en admettant même que Camille découvrit tout et se fâchât, il l'assommerait d'un coup de poing, s'il faisait le méchant. La question, de tous les côtés, se présentait à Laurent facile et engageante.

Thérèse Raquin, chapitre 6.

Ouverture/clôture

Ce texte est tout à fait représentatif d'une activité argumentative de délibération : le personnage doit parvenir à prendre une décision, à donner une réponse à la double question suivante "dois-je ou non devenir l'amant de Thérèse?"

Autre exemple de délibération : les stances du Cid (I,6).

"Réduit au triste *choix* ou de trahir ma flamme
Ou de vivre en infâme,
Des deux côtés mon mal est infini".

Le texte se termine par la résolution du problème ; le choix est fait, le débat est clos : Laurent sera l'amant de Thérèse, Rodrigue vengera son père.

"La question, de tous les côtés, se présentait à Laurent facile et engageante".

"Courons à la vengeance ;
Et tout honteux d'avoir tant balancé,
Ne soyons plus en peine,
Puisqu'aujourd'hui mon père est l'offensé,
Si l'offenseur est le père de Chimène".

Il est amusant de voir comment ces deux textes, aussi dissemblables soient-ils historiquement, manifestent de manière très similaire la clôture de la délibération par le rappel de l'hésitation constitutive du débat initial ("de tous les côtés" "honteux d'avoir tant balancé") et sa disparition ("la question .. se présentait .. facile.." "Ne soyons plus en peine").

Marquage de l'argumentation

Pour parvenir à la décision, l'argumentateur doit construire un parcours d'arguments, qui éventuellement passera par la réfutation de contre-arguments.

Là encore le texte narratif signale comme autant d'actions ces conduites argumentatives :

- effet positif sur le personnage des premiers arguments :
"Laurent riait en dedans. il lui venait des fatuités"
- changement d'orientation argumentative :
"des indécisions le prenaient", annonce qui introduit quelques contre-arguments.
- réfutation de ces contre-arguments et ajout d'un nouvel argument qui amèneront à prendre la décision finale (cela dure une semaine!) "Il calcula tous les incidents possibles... il se décida seulement... lorsqu'il se fut bien prouvé qu'il avait un réel intérêt à le faire".

On voit comment le texte marque les opérations langagières du personnage ; nous ne l'avons pas signalé plus haut, mais l'ouverture de la séquence d'argumentation narrativisée (cf le 1^{er} paragraphe) est tout autant soulignée.

Le texte de Corneille est beaucoup plus discret : c'est au lecteur à reconstruire grâce à une activité métatextuelle la stratégie argumentative suivie par Rodrigue. Seule la situation de débat intérieur est marquée par le texte, que ce soit au début de la scène :

"Je demeure immobile, et mon âme abattue
Cède au coup qui me tue
(...)
Que je sens de rudes combats!
(...)
Réduit au triste choix..(etc.)"

ou à la fin :

"Honteux d'avoir tant balancé..".

Le circuit argumentatif quant à lui n'est manifesté que rhétoriquement par des oppositions et des parallélismes courants dans l'écriture de Corneille :

* fin de la 4 strophe :

"Allons, mon âme, et puisqu'il faut mourir,
Mourons du moins sans offenser Chimène".

* fin de la 5^e strophe :

"Allons, mon bras, sauvons du moins l'honneur,
Puisqu'après tout il faut perdre Chimène".

L'opposition entre ces deux conclusions argumentatives est radicale, à la limite de la contradiction ("sans offenser Chimène" = "sans venger mon père" ; "sauvons l'honneur" = "vengeons mon père"). Le texte le souligne au début de la 6^e et dernière strophe, en excusant l'"erreur" que Rodrigue avait un moment

commise en ne faisant pas d'emblée le bon choix

"Oui, mon esprit s'était déçu.

Je dois tout à mon père avant qu'à ma maîtresse"

et il est nécessaire d'ajouter des arguments en faveur de la 2^o conclusion afin que le lecteur/ spectateur (voire le personnage?) soit assuré par cette abondance de raisons que le poids fait pencher la balance dans ce sens et non dans l'autre.

Cependant, cette apparente parataxe argumentative, qui pourrait faire penser aux textes en pour/contre des élèves les moins habiles, est contre-balancée par un passage où Rodrigue réfute sa 1^o solution (mourir mais sans chercher à venger son père pour ne pas offenser Chimène, donc simplement choisir la mort comme seule issue possible au problème insoluble qui est le sien) : reprenant ses propres termes, il montre par trois phrases exclamatives auto-ironiques que cette mort serait fatale à son honneur ("Rechercher un trépas si mortel à ma gloire!").

Ce passage de réfutation est également marqué dans le texte par une formule de récapitulation qui reprend le thème de l'erreur :

"N'écoutons plus ce penser suborneur

Qui ne sert qu'à ma peine".

Organisation

Les trajets argumentatifs de ces deux textes diffèrent donc dans leur organisation :

a. *Thérèse Raquin* :

- position de la question qui sera l'objet du débat :
dois-je ou non devenir l'amant de Thérèse?
- argumentation orientée vers la conclusion "oui" (arguments : rien n'est plus facile)
- contre-argumentation orientée vers la conclusion "non" (contre-arguments : je ne l'aime pas et cela peut m'attirer des ennuis)
- réfutation de ces CA (arguments : cela ne me coûtera rien ; cela ne se saura pas ; je suis plus fort que Camille, le mari) et ajout d'un nouvel argument orienté vers la conclusion "oui" (j'ai des besoins physiologiques urgents).

b. *Le Cid* :

- position de la question
dois-je ou non venger mon honneur (et perdre ma Chimène)?
- formulation d'une réponse en forme de déplacement du problème : "Il vaut mieux courir au trépas" associée à une argumentation orientée vers la conclusion "non" : "Mourons du moins sans offenser Chimène"
- réfutation de ces arguments aboutissant à la conclusion "oui" : "sauvons du moins l'honneur"
- argumentation complémentaire à l'appui de cette conclusion (hiérarchisation

des valeurs : mon père, mon sang valent plus que ma maîtresse, qui de toute façon est maintenant perdue) répétée de nouveau à la fin de la dernière strophe après la formulation de l'heureuse issue de la délibération "Ne soyons plus en peine".

Peut-on aller jusqu'à dire que l'impression de contradiction ressentie au texte de Corneille vient de l'organisation du parcours argumentatif? Qu'il paraît peu "probable" qu'un personnage puisse adhérer, choisir une solution puis fasse aussi vite volte-face pour retenir la solution inverse, même s'il annule les arguments initiaux et en ajoute de nouveaux? Au contraire, le texte de Zola posant d'abord une orientation argumentative qui va être examinée, retournée, amplifiée semble dérouler pour le lecteur une plus grande cohérence.

A moins qu'il ne faille interpréter l'incohérence du texte de Corneille comme signifiant le plus grand des désordres et celui de Zola la plus sûre des préméditations.

LA DISCUSSION OU LE DEBAT

A/ Etre ou ne pas être maigre? : une discussion mondaine

Soit cet extrait de *Fort comme la mort* (Maupassant, 1889, chap. III, Folio, pp.82-83)) pour lequel il faut quelques précisions contextuelles préalables : la scène se passe chez le comte et la comtesse de Guilleroy qui reçoivent quelques relations auxquelles ils veulent faire une surprise. Leur fille Annette, tenue éloignée de Paris et de ses "tentations" depuis trois ans, y est rappelée brusquement pour être mariée. Après une longue attente qui permet au narrateur de présenter successivement tous les convives au lecteur, la porte du salon s'ouvre devant "deux femmes en toilette de dentelle blanche, blondes, dans une crème de malines, se ressemblant comme deux soeurs d'âge très différent, l'une un peu trop mûre, l'autre un peu trop jeune, l'une un peu trop forte, l'autre un peu trop mince" : la mère et la fille.

Liste des personnages par ordre d'entrée dans le texte :

- la duchesse alias Mme de Mortemain
- la comtesse alias Mme de Guilleroy
- Musadiou
- Corbelle (et sa femme, la baronne)
- Bertin

Sont également présents, mais muets, le comte de Guilleroy et l'objet de la discussion, Annette.

Fort comme la mort

La duchesse l'ayant embrassée, l'examinait en connaissance intéressée.

—Voyons, petite, regarde-moi bien en face. Oui, tu as tout à fait le même regard que ta mère ; tu seras pas mal dans quelque temps, quand tu auras pris du brillant. Il faut engrais-

ser, pas beaucoup, mais un peu ; tu es maigrichonne.

La comtesse s'écria :

— Oh! ne lui dites pas cela.

— Et pourquoi?

— C'est si agréable d'être mince, moi je vais me faire maigrir.

Mais Mme de Mortemain se fâcha, oubliant, dans la vivacité de sa colère, la présence d'une fillette.

— Ah toujours! vous en êtes toujours à la mode des os, parce qu'on les habille mieux que la chair. Moi je suis de la génération des femmes maigres! Ça me fait penser aux vaches d'Égypte. Je ne comprend pas les hommes, par exemple qui se contentent de vos carcasses. De notre temps, ils demandaient mieux, mais à présent tout pour la couturière, rien pour l'intimité.

Elle se tut au milieu des sourires, puis reprit :

— Regarde ta maman, petite, elle est très bien, juste à point, imite-la.

On passait dans la salle à manger. Lorsqu'on fut assis, Musadieu reprit la discussion.

— Moi, je dis que les hommes doivent être maigres, parce qu'ils sont faits pour des exercices qui réclament de l'adresse et de l'agilité, incompatibles avec le ventre. Le cas des femmes est un peu différent. Est-ce pas votre avis, Corbelle?

Corbelle fut perplexe, la duchesse étant forte, et sa propre femme plus que mince! Mais la baronne vint au secours de son mari, et résolument se prononça pour la sveltesse. L'année d'avant, elle avait dû lutter contre un commencement d'embonpoint, qu'elle domina très vite.

Mme de Guilleroy demanda :

— Dites comment vous avez fait?

Et la baronne expliqua la méthode employée par toutes les femmes élégantes du jour. On ne buvait pas en mangeant. Une heure après le repas seulement, on se permettait une tasse de thé, très chaud, brûlant. Cela réussissait à tout le monde. Elle cita des exemples étonnants de grosses femmes devenues, en trois mois, plus fines que des lames de couteau. La duchesse exaspérée s'écria :

— Dieu, que c'est bête de se torturer ainsi! Vous n'aimez rien, mais rien, pas même le champagne. Voyons, Bertin, vous qui êtes artiste, qu'en pensez-vous?

— Mon Dieu, Madame, je suis peintre, je drape, ça m'est égal ; si j'étais sculpteur, je me plaindrais.

— Mais vous êtes homme ; que préférez-vous?

— Moi?... une... élégance un peu nourrie, ce que ma cuisinière appelle un bon petit poulet de grain. Il n'est pas gras, il est plein et fin.

La comparaison fit rire ; mais la comtesse incrédule regardait sa fille et murmurait :

— Non, c'est très gentil d'être maigre, les femmes qui restent maigres ne vieillissent pas.

Ce point-là fut encore discuté et partagea la société. Tout le monde, cependant, se trouva à peu près d'accord sur ceci : qu'une personne très grasse ne devait pas maigrir trop vite.

Cette observation donna lieu à une revue des femmes connues dans le monde et à de nouvelles contestations sur leur grâce, leur chic et leur beauté.

Comme dans Zola, l'activité argumentative des personnages est clairement marquée dans le texte :

"Musadieu reprit la discussion... Est-ce pas votre avis, Corbelle?... Corbelle fut perplexe... la baronne résolument se prononça pour... Qu'en pensez-

vous... Que préférez-vous?... Ce point-là encore fut discuté et partagea la société. Tout le monde, cependant, se trouva à peu près d'accord sur ceci..."

De plus comme dans toute activité d'argumentation, la discussion s'appuie sur un certain nombre de valeurs (en fonction desquelles il faut ou ne faut pas agir), et sur une activité évaluatrice marquée (le bien, le mal) :

"tu seras *pas mal* dans quelque temps... il *faut* engraisser... tu es *maigri-chonne*... regarde ta maman, petite, elle est *très bien*, imite-là... Moi, je dis que les hommes *doivent* être maigres... L'année d'avant, elle *avait dû* lutter contre un commencement d'embonpoint.. Non, c'est très *gentil* d'être maigre... une personne très grasse *ne devait pas* maigrir *trop vite*".

Démarche didactique : un anti-modèle.

L'intérêt de ce texte est de fournir un exemple de discussion mondaine, sur un sujet de la plus haute importance : il peut servir de repoussoir dans un apprentissage qui essaierait de clarifier le fonctionnement discursif de la "discussion" compris ici comme l'exercice canonique du Bac. En bref, être l'exemple de ce qu'il vaut mieux éviter.

Pour ce faire, voici une proposition de démarche à partir de cet extrait : notre objectif principal serait de faire réécrire le texte de Maupassant sous forme non narrative, en supprimant les personnages et le contexte fictionnel, le réduisant donc à une confrontation de positions, le transformant en texte de discussion comme dans le sujet n° 1 du Bac.

Pastiche d'énoncé.

Faire rédiger aux élèves l'énoncé permettant d'aboutir à cette discussion. Par exemple : "En vous référant à votre expérience, vous vous demanderez s'il vaut mieux qu'une femme soit grasse ou maigre. Votre réponse devra être entièrement rédigée". Le pastiche est facile : il suffit de prendre de dernier recueil d'Annales. Pour le sérieux de l'exercice, il conviendrait cependant de s'assurer que les élèves ont bien compris qu'il faut le faire dans cette démarche "de manière argumentative tout en restant fidèle au texte de Maupassant".

Caricature de discussion : Production écrite

Comme la situation relatée dans le roman est caricaturale (chacun campe sur ses positions et la synthèse finale n'est que le résultat d'une nécessité sociale - discuter sans se disputer, ne pas prolonger outre mesure une discussion de table : entre gens de bonne société, il est nécessaire de trouver au moins un point d'accord), la transcription sous forme monologale risque bien d'aboutir à un résultat caricatural : un certain nombre d'arguments pour la femme maigre, tout autant pour la femme grasse, et en guise de conclusion, une pirouette qui ne résoud rien et se contente d'un accord minimum : le bon sens (esthétique), une fois de plus! Le passage du dialogal fictionnel au monologal non-fictionnel,

s'il est une des attentes à propos de la dissertation (cf Darras/Vanseveren ici-même), ne permet pas pourtant de construire une dissertation cohérente. Les élèves vont donc en faisant l'exercice produire un texte en pour/contre, dont il sera fondamental dans la démarche de montrer les limites.

Retour au texte et au contexte narratif : position, point de vue et stratégie

Point de vue

Après ce travail d'écriture, on peut retourner au texte pour en faire une autre lecture qui pourrait montrer que les positions argumentatives sont en fait liées à des points de vue.

En effet, là où le récit de cette situation d'argumentation ne manque pas de finesse, et peut être un point d'appui pour une première approche du discours dissertatif qui essaierait de s'éloigner du plan en pour/contre (cf ici-même l'article de F.Darras et M.-P.Vanseveren), c'est dans la présentation des positions : chacune est en fait dépendante d'un point de vue qu'il s'agit d'identifier, sinon de reconstituer (le texte narratif joue avec des sous-entendus, il ne dit pas tout).

Pour ce faire, on peut imaginer de faire repérer les points de vue explicitement signalés dans le texte :

- celui de la duchesse (la génération des femmes grasses)
- celui de la comtesse et de la baronne (la génération des femmes maigres)
- celui des hommes
- et parmi les hommes, celui des artistes
- et parmi les artistes, celui des peintres (différent de celui des sculpteurs : les uns drapent, les autres non).

A chaque point de vue, on essaiera de faire coïncider les arguments correspondants.

Base des discours : les portraits

Ensuite, on peut essayer de faire deviner, d'après leur comportement, leur discours ou d'autres informations données par le texte, le type physique de chacun des argumentateurs :

- du côté des femmes, c'est très clair : la duchesse est forte, la baronne est plus que mince, la comtesse est plutôt du genre "bon petit poulet de grain"
- du côté des hommes, on ne sait rien. La déclaration de Musadiou est-elle à prendre comme une déclaration de principe (que physiquement il réalise) ou comme l'expression d'un perpétuel remords (entre l'idéal et la réalité...)? Les paroles sont-elles nécessairement en accord avec le comportement ou le style de vie?

Que penser par ailleurs de la perplexité de Corbelle?

Une lecture du chapitre permet de vérifier certaines de ces hypothèses : le début du chapitre présente chaque personnage entrant à son tour dans le salon,

annoncé par un valet et accompagné d'un portrait physique et social tout à fait éclairant.

Soit, en vrac (consigne : attribuer à chacun des locuteurs son portrait) :

- A. "Grande, forte, lourde, rouge, parlant haut, elle passait pour avoir grand air parce que rien ne la troublait, qu'elle osait tout dire et protégeait le monde entier"
- B. "fleur trop ouverte, elle n'avait pas fini d'être éclatante"
- C. "Haut, très maigre, portant une gilet blanc, de petits diamants comme boutons de chemise, il parlait sans gestes, avec un air correct qui lui permettait de dire les choses très osées dont il avait la spécialité".
- D. "Ils étaient jeunes, lui, chauve et gros, elle, fluette, élégante, très brune. Ce couple avait une situation spéciale dans l'aristocratie française(..)il était parvenu (..) à force de respecter tout ce qui doit être respecté, de mépriser tout ce qui doit être méprisé, de ne jamais se tromper sur un point des dogmes mondains(..), à passer aux yeux de beaucoup pour la fine fleur du high-life. Son opinion formait une sorte de code du comme il faut..³».

Quelques implicites

Ces portraits qui passent de l'aspect physique aux rôles sociaux, montrant surtout le poids de la parole, permettent de comprendre quelques implicites de la discussion de table. Si Musadiou met explicitement Corbelle en difficulté (trancher entre la corpulence de la duchesse, à qui l'on doit respect pour son âge et surtout pour sa place dans la société et la sveltesse de sa femme), implicitement, par sa déclaration de principe, il se moque de son embonpoint. D'où la perplexité de Corbelle : il est dans l'incapacité de garder la face, qu'il réponde à propos des femmes (il devrait choisir) ou à propos des hommes (il ne peut qu'être d'accord avec le programme de Musadiou, lui qui est le garant du code des bonnes manières, et reconnaître que lui ne le suit pas). Seule la baronne, aussi svelte que Musadiou, peut dérouler un discours sur les femmes qui soit en accord avec l'image qu'elle donne. Peut-être est-ce là un des sens de cette argumentation en société : n'est en position d'argumenter que celui (ou celle, comme la duchesse) dont les actes sont en accord avec les paroles. Toute autre posture est invalidante. D'où également le caractère très frontal de l'argumentation : si chacun tient le discours de sa corpulence, la résolution des oppositions est impossible!

Autre moment délicat : la question de la duchesse à Bertin. On ne trouve pas de portrait de Bertin dans les pages qui précèdent : il est le premier personnage à être déjà là quand le chapitre commence, il accueille même le maître de mai-

3. — A = la duchesse ; B = la comtesse ; C = Musadiou ; D = Corbelle et sa femme, la baronne.

son. Il faut dire que la comtesse est sa maîtresse, et qu'il est donc presque chez lui, dans ce salon.

D'où également, son embarras à se prononcer comme homme et non seulement comme artiste sur la question des femmes grasses ou maigres : au delà du discours public qu'il va tenir, il sera écouté par la comtesse et ne peut (ne veut?) la blesser. L'image du petit poulet de grain ménage toutes les susceptibilités et pourrait faire l'accord de tous les convives ("La comparaison fit rire"). Seule la comtesse, pour ces mêmes raisons secrètes, refuse cette base de consensus : l'âge est un problème pour elle, d'autant que sa fille pourrait faire figure de rivale.

Retour à la discussion comme exercice scolaire

Dans l'hypothèse où les élèves accepteraient dans leur production d'un texte monologal fidèle à la problématique mise en scène ici par Maupassant, il faudrait bien se rendre compte de la disproportion de ce qui apparaîtrait comme la 3^e partie de l'argumentation, courte, expéditive, trop rapidement déplacée par rapport à la question initiale. Il faudrait ici pour produire une dernière partie acceptable essayer de déplacer le problème, de poser une nouvelle question. De même, pour retravailler la contradiction inhérente au plan en pour/contre, il faudrait montrer les limites de chaque position et insérer donc réfutations ou concessions. Mais ces considérations éloignent de notre propos et pourraient être en elles-mêmes l'objet d'un autre article.

B. La mise en scène d'une discussion à deux : la Princesse de Clèves

L'extrait suivant (Mme de la Fayette, *La Princesse de Clèves*) met en scène un dialogue dans lequel les deux protagonistes argumentent : Mme de Clèves pour expliquer au duc de Nemours qu'elle l'aime mais ne l'épousera pas, M. de Nemours pour la convaincre de l'épouser. Il y a donc argumentation et contre-argumentation, mais pas délibération, puisque Mme de Clèves a décidé à l'avance de l'issue de la confrontation. Son discours est ici une justification d'un choix déjà effectué.

Le texte, «Par vanité ou par goût, toutes les femmes souhaitent de vous attacher ; il y en a peu à qui vous ne plaisiez...» se trouve dans presque tous les manuels (Lagarde et Michard ; Darcos et Tartayre (Hachette) ; Collection H. Mitterrand (Nathan)). Aussi ne le publions-nous pas.

On peut étudier en classe les deux argumentaires et observer des **décalages** entre argumentation et contre-argumentation. Le duc de Nemours intervient par rapport au discours de la princesse, mais celle-ci suit un circuit argumentatif autonome en évacuant rapidement la contre-argumentation. On peut faire le schéma descriptif suivant des circuits argumentatifs :

Mme de Clèves

Thèse : je vous aime mais je ne serai pas à vous

CAR → arguments

1. vous serez aimé d'autres femmes que vous aimerez
2. mon mari mort me reprochera mon infidélité
3. son attachement était plus fort que le vôtre.

M. de Nemours

Thèse : il n'y a plus d'obstacle, soyez à moi.

CAR →

4. je vous aime, vous m'aimez
5. vous n'avez plus de raison de me refuser

Décalage

6. évacuation de l'argumentation de M. de Nemours : ce sera difficile *mais*
7. j'ai besoin de repos
8. mes scrupules sont plus forts que votre amour
9. par bienséance ne cherchez pas à me revoir

10. démonstration physique
11. il n'y a d'obstacle que dans votre esprit

pas de contre-argumentation : fuite

12. attendez
13. même si je vous aime
14. rendons publique cette conversation.

On peut constater que les deux discours ne se répondent pas point par point et que chacun reste dans sa logique. Sur le plan même de l'énonciation, le discours de la princesse est formulé comme un raisonnement et comporte de nombreuses articulations logiques mises en évidence par les connecteurs : «néanmoins», «mais», «quoique» etc... : il se termine par des injonctions. Au contraire les interjections et les interrogations de M. de Nemours relèvent davantage du registre émotionnel. L'issue semble choisie d'avance et on peut faire observer aux élèves, dans l'organisation du texte, le déséquilibre entre les deux discours : celui de Mme de Clèves est beaucoup plus long, ouvre et clôt la discussion ; celui de M. de Nemours est court et inséré dans le premier.

L'intérêt de cette étude est de signaler qu'une argumentation peut servir de

justification d'un choix déjà effectué ; le discours sert non à convaincre mais à affirmer une position.

Proposition de production écrite :

On peut inviter les élèves à développer l'argumentaire incomplet de M. de Nemours, mais sous une forme différente ; par exemple : une amie de Mme de Clèves lui écrit en soutenant la position du duc de Nemours.

L'EXHORTATION

Marivaux : extrait de *La vie de Marianne*

Zola : extrait de *Germinal*.

Nous proposons deux extraits et quelques directions de travail peu élaborées simplement pour mettre en évidence un autre type d'argumentation que l'on rencontre dans les textes littéraires.

Il s'agit d'argumentations monologiques destinées à convaincre un groupe ou une personne d'agir d'une certaine manière. On peut les étudier comme exemples de rhétorique argumentative tout en observant l'importante différence de ton et de style.

La vie de Marianne

Mme Dutour exhorte Marianne, pauvre orpheline, à se laisser entretenir «honnêtement» par un riche vieillard, M. de Climal.

Tenez, Marianne, me disait-elle, à votre place, je sais bien comment je ferais ; car, puisque vous ne possédez rien, et que vous êtes une pauvre fille qui n'avez pas seulement la consolation d'avoir des parents, je prendrais d'abord tout ce que M. de Climal me donnerait, j'en tirerais tout ce que je pourrais : je ne l'aimerais pas, moi, je m'en garderais bien ; l'honneur doit marcher le premier, et je ne suis pas femme à dire autrement, vous l'avez bien vu ; en un mot comme en mille, tournez tant qu'il vous plaira, il n'y a rien de tel que d'être sage, et je mourrai dans cet avis. Mais ce n'est pas à dire qu'il faille jeter ce qui nous vient trouver ; il y a moyen d'accommoder tout dans la vie. Par exemple, voilà vous et M. de Climal ; eh bien ! faut-il lui dire : Allez-vous-en ? Non, assurément : il vous aime, ce n'est pas votre faute, tous ces bigots n'en font point d'autres. Laissez-le aimer, et que chacun réponde pour soi. Il vous achète des nippes, prenez toujours, puisqu'elles sont payées ; s'il vous donne de l'argent, ne faites pas la sotte, et tendez la main bien honnêtement, ce n'est pas à vous à faire la glorieuse. S'il vous demande de l'amour, allons doucement ici, jouez d'adresse, et dites-lui que cela viendra ; promettre et tenir mène les gens bien loin. Premièrement, il faut du temps pour que vous l'aimiez ; et puis, quand vous ferez semblant de commencer à l'aimer, il faudra du temps pour que cela augmente ; et puis quand il croira que votre cœur est à point, n'avez-vous pas l'excuse de votre sagesse ? Est-ce qu'une fille ne doit pas se défendre ? N'a-t-elle pas mille bonnes raisons à dire aux gens ? Ne les prêche-t-elle pas sur le mal qu'il y aurait ?

Pendant quoi le temps se passe, et les présents viennent sans qu'on les aille chercher ; et si un homme à la fin fait le mutin, qu'il s'accommode, on sait se fâcher aussi bien que lui, et puis on le laisse là ; et ce qu'il a donné est donné pardi ! Il n'y a rien de si beau que le don ; et si les gens ne donnaient rien, ils garderaient donc tout ! oh ! s'il me venait un dévôt qui m'en contât, il me ferait des présents jusqu'à la fin du monde avant que je lui dise : Arrêtez-vous !

On peut étudier dans ce texte l'énonciation de la thèse et des arguments en soulignant les *procédés de l'éloquence* : les étapes de l'argumentation marquées par les termes connecteurs «car», «donc», «mais», «premièrement», «et puis»... ; les nombreux impératifs et le caractère prescriptif de certaines phrases, «laissez-le aimer», «ne faites pas la sottise» ; les marques de l'oralité et le langage parfois familier, les interrogations et les mises en scène qui rendent l'argumentation vivante et réaliste.

Germinal

Il s'agit ici d'une exhortation de la part d'une personne (Etienne) qui veut convaincre un groupe de mineurs de continuer la grève.

La foule écoutait, béante, prise d'un malaise, lorsque Etienne, qui suivait la scène, sauta sur l'arbre abattu et garda le vieillard à son côté. Il venait de reconnaître Chaval parmi les amis au premier rang. L'idée que Catherine devait être là l'avait soulevé d'une nouvelle flamme, d'un besoin de se faire acclamer devant elle.

—Camarades, vous avez entendu, voilà un de nos anciens, voilà ce qu'il a souffert et ce que nos enfants souffriront, si nous n'en finissons pas avec les voleurs et les bourreaux.

Il fut terrible, jamais il n'avait parlé si violemment. D'un bras, il maintenait le vieux Bonnemort, il l'étalement comme un drapeau de misère et de deuil, criant vengeance. En phrases rapides, il remontait au premier Maheu, il montrait toute cette famille usée à la mine, mangée par la Compagnie, plus affamée après cent ans de travail ; et, devant elle, il mettait ensuite les ventres de la régie, qui suaient l'argent, toute la bande des actionnaires entretenus comme des filles depuis un siècle, à ne rien faire, à jouir de leur corps. N'était-ce pas effroyable : un peuple d'hommes crevant au fond de père en fils, pour qu'on paie des pots-de-vin à des ministres, pour que des générations de grands seigneurs et de bourgeois donnent des fêtes ou s'engraissent au coin de leur feu ! Il avait étudié les maladies des mineurs, il les faisait défiler toutes, avec des détails effrayants : l'anémie, les scrofules, la bronchite noire, l'asthme qui étouffe, les rhumatismes qui paralysent. Ces misérables, on les jetait en pâture aux machines, on les parquait ainsi que du bétail dans les corons, les grandes Compagnies les absorbaient peu à peu, réglémentant l'esclavage, menaçant d'engrémenter tous les travailleurs d'une nation, des millions de bras, pour la fortune d'un millier de paresseux. Mais le mineur n'était plus l'ignorant, la brute écrasée dans les entrailles du sol. Une armée poussait des profondeurs des fosses, une moisson de citoyens dont la semence germait et ferait éclater la terre, un jour de grand soleil. Et l'on saurait alors si, après quarante années de service, on oserait offrir cent cinquante francs de pension à un vieillard de soixante ans, crachant de la houille, les jambes enflées par l'eau des tailles. Oui ! le travail demanderait des comptes au capital, à ce dieu impersonnel, inconnu de l'ouvrier, accroupi quelque part, dans le mystère de son tabernacle, d'où il suçait la vie des meurt-la-faim qui le nourrissaient ! On irait là-bas, on finirait bien par lui voir sa face aux clartés des incendies, on le noierait sous le rang, ce pourreau immonde, cette idole monstrueuse, gorgée de chair humaine !

Comme dans le texte précédent on peut relever les procédés de l'éloquence qui rendent l'argumentation percutante : l'emploi de l'antithèse comme figure

de style («il montrait toute cette famille (...) plus affamée (..) et devant elle, il mettait ensuite les ventres de la régie»).

La recherche d'un vocabulaire imagé, les métaphores («cette idole monstrueuse, gorgée de chair humaine»), les mises en scène («On irait là-bas, on finirait bien par lui faire voir sa face aux clartés de l'incendie»).

On peut étudier les étapes de l'argumentation en notant la progression dans le temps comme procédé d'argumentation : auparavant l'exploitation, maintenant la lutte, demain la victoire.

On peut envisager également d'étudier l'insertion du passage dans la narration pour observer le passage du discours direct au discours narrativisé, pris en charge par le narrateur ou la double énonciation puisque cette harangue est destinée à la fois aux mineurs mais comme moyen de séduire Catherine.

*

* *

L'objectif ici n'est pas seulement de passer en revue quelques "grands" textes littéraires où soient représentées des situations et des formes variées d'argumentation.

L'intérêt didactique est de travailler avec de tels textes pour objectiver des stratégies argumentatives, se donner des exemples où l'enjeu de l'argumentation et ses effets, parce qu'ils sont mis en texte, puissent être objets de discours en classe.

En outre, ces extraits de roman ou de théâtre renvoient à des argumentations "ordinaires", posent des problèmes de "vie quotidienne" ; elles sont orientées vers des prises de décision d'action et reposent sur des valeurs qui elles-mêmes régissent la vie quotidienne des personnages concernés.

Travailler l'argumentation à partir de tels textes est peut-être pour un temps facilitant par rapport à un travail qui n'utiliserait que les textes de confrontation d'idées proposés au bac, par exemple.